

53157.

MOLDAVIE.



**PARIS. — Imprimerie SCHNEIDER et LANGRAND ,
Rue d'Erfurth, 4.**

MOLDAVIE

RECUEIL D'ARTICLES

Publiés à différentes occasions dans les journaux français et allemands, en 1843.

PREMIÈRE PARTIE.



PARIS

RUE JACOB, 20

1844

Nous prions les personnes qui auraient quelques documents sur ce sujet de vouloir bien nous les faire parvenir *franco* à l'adresse suivante :

A Monsieur A : V :

Poste restante.

A Paris.

Démembrement de la Moldavie et insouciance de ses habitants.

Sur les bords du Danube , non loin de son embouchure entre la Turquie, la Russie et l'Autriche, se trouve un beau et malheureux pays appelé Moldavie. Chacune des puissances environnantes, et principalement la Turquie avec laquelle ce pays a longtemps été en guerre , depuis la mort d'Etienne le Grand, s'arrogea des droits plus ou moins étendus. Ainsi la Porte, toujours de mauvaise foi envers les Moldaves , abusant des stipulations conclues avec Bogdan, qui se résignait volontairement à lui payer un tribut annuel consistant en chevaux du pays, fit, avec

le temps, de la Moldavie une province turque quelle faisait régir par des princes fanarioses, race maudite que tout Moldave doit abhorrer et exterminer ; l'Autriche s'empara de la Bucovine , où, après avoir cassé toutes les institutions nationales, elle eut l'ignominie de changer jusqu'au nom de cette province qu'elle appelle aujourd'hui Nouvelle-Galicie, sans autre raison que celle du plus fort ; la Russie s'approprià à son tour la Bessarabie, autre partie de la Moldavie, contrée riche et fertile, mais désolée par les Moscovites. Ces derniers parvinrent en peu de temps à changer non le nom de cette province, mais ses mœurs, ses usages, et jusqu'au dialecte moldave, remplacé par l'élégante langue russe devenue celle du pays, grâce à quelques Boyards qui, allant au-devant des désirs du Tzar, facilitèrent tous les changements désirés par son cabi-

net. Il les récompensa ensuite comme ils le méritaient, en les traitant presque en serfs, en leur enlevant sous divers prétextes une partie de leurs propriétés, en les éloignant des services confiés à de bons Russes, qui, joignant la rapine au knout, ruinent les classes aisées, ménagent néanmoins les paysans dont ils ont besoin pour peupler le Boudjak, vaste désert qui longe les côtes de la mer Noire.

La Moldavie, séparée de cette malheureuse contrée par le Prut seulement, que la Russie menace à chaque instant de franchir, n'ignore rien de tout ce qui se passe au delà de cette rivière. Tous les Moldaves connaissent les misères des Bessarabiens, misères qu'ils vont bientôt endurer eux-mêmes et qui leur seront d'autant plus pénibles qu'ils sont plus éclairés que ces derniers, tout à fait abrutis par le régime qui les gouverne, n'ayant plus de senti-

ment de nationalité ni de patrie, et indignes par conséquent d'en avoir. Ajoutez à tout ce qu'on vient de dire sur la Bessarabie, ce que la principauté elle-même eut à souffrir lors de la campagne de la Turquie ; il n'est pas un Moldave, du dernier paysan jusqu'au plus grand Boyard, qui n'ait à se plaindre des Russes. Les vexations de tout genre leur furent prodiguées ; leurs propriétés, leurs personnes et jusqu'à leurs femmes : rien ne fut respecté. Ainsi on vit des officiers subalternes menacer de leur fouet les Ispravniks, des Cosaques atteler des paysans (faute de chevaux qu'ils avaient fait crever), pour transporter les approvisionnements et les bagages de l'armée. En un mot, ces hordes sauvages répandirent partout la désolation et la terreur, en se laissant aller à tous les excès qui caractérisent une soldatesque barbare. Et pourtant ces mêmes

Moldaves, oubliant le triste passé, qui devrait leur faire redouter l'avenir, d'autant plus qu'ils n'ont rien fait pour se le rendre propice ; indignes du sol qu'ils habitent parce qu'ils ne font rien pour le soustraire au joug qui le menace ; vivant dans l'intrigue et la dépravation la plus abjecte ; insoucians du sort qui les attend, ne peuvent se figurer, dans leur stupidité, que la Russie ait des vues sur leur pays. Et puis, se disent-ils encore, l'Europe est là pour nous défendre ! Malheureux , jetez vos regards sur la Pologne, votre voisine ; a-t-elle été défendue ? bien loin de là , ses puissants voisins se sont empressés de la démembrer à leur profit ; cette Pologne, l'alliée naturelle de la France et la libératrice de Vienne, sauvée par elle lors de l'invasion des Turcs ; cette Pologne qui a su défendre sa liberté et qui a soutenu longtemps et même avec avantage les coups redoublés

du colosse du Nord ; cette Pologne enfin qui méritait à plus d'un titre l'appui du monde entier, a succombé sans qu'une note seulement fût échangée en sa faveur. Et vous, pauvre nation située aux extrémités de l'Europe, éloignée des puissances qui pourraient par pitié vous tendre une main protectrice, qui ne méritez leur protection à aucun autre titre ; vous osez croire que le monde civilisé pense seulement à vous ? Détrompez-vous, n'attendez rien des autres ; réveillez-vous de votre longue léthargie ; il est temps encore de vous opposer, par une volonté ferme, aux envahissements de votre terrible coreligionnaire, qui, dans son insolent despotisme, compte déjà votre malheureuse patrie au nombre de ses provinces, et n'attend plus que le moment favorable pour se jeter sur sa proie. Méfiez-vous de ses vils agents corrupteurs,

ne souffrez plus qu'ils se mêlent de vos affaires politiques, et souffrez-les encore moins dans votre société qu'ils profanent de leur présence; dans vos dissensions, n'ayez plus recours aux Dascov et Corzébue qui sèment parmi vous la zizanie, afin de vous pousser à une entreprise quelconque qui entraînerait inévitablement l'intervention immédiate de leur maître; et alors il ne vous resterait qu'à vous précipiter sur les baïonnettes des barbares du Nord, car mieux vaut mourir que de vivre sous leur dépendance. Apprenez donc à vos enfants à abhorrer cette race perverse, seule ennemie de votre pays, méprisez leurs caresses autant que leurs menaces, et ne vous laissez pas intimider; mettez de côté, pour quelque temps du moins, vos petits intérêts personnels, unissez-vous et agissez de concert, ne cherchez pas à renverser Stourza que vous ne devez considérer que

comme un mannequin, et par conséquent hors d'état de nuire si vous le maintenez dans la voie légale. Si vous êtes unis, ils ne pourront rien sur vous. Par une résistance désespérée (1), vous donnerez l'éveil au monde entier, et les grandes puissances ne manqueront pas d'intervenir en votre faveur si vous vous rendez dignes de la liberté et de leur sympathie, d'autant plus que la France et l'Angleterre reconnaîtront avant peu la nécessité de conserver son indépendance à la Moldavie qui, par sa position géographique et ses relations commerciales, intéresse doublement ces grandes nations. Elles s'opposeront, il faut l'espérer, à l'agrandissement des Russes en Europe, d'où l'on devrait les expulser pour les refouler dans les glaces de la Sibérie, seul pays au monde dont ils soient

(1) Je n'entends pas résister à main armée.

dignes et d'où ils n'auraient dû jamais sortir.

Pénétrez-vous de la vérité de ce peu de mots, envisagez votre position sous son point de vue véritable, examinez-la à fond, et vous serez effrayés de l'immensité du danger que vous courez. — C'est à vous, pères de famille, que je m'adresse particulièrement; songez que si vous n'avez pas longtemps à vivre pour endurer les maux de l'esclavage, vous laissez des enfants qui, contraints de s'expatrier un jour ou de vivre sous l'insupportable joug russe, vous maudiront du sort que vous leur aurez fait. C'est surtout sur la jeunesse exempte de préjugés que mes espérances se fondent; je fais appel à ses nobles sentiments : mais que peut-on exiger d'une poignée de jeunes gens, éclairés il est vrai, mais divisés entre eux, sous la tutelle de leurs parents ignorants en grande partie, sans influence

aucune et, ce qui pis est, insolents, sans activité et ne s'occupant jamais des affaires de leur pays. Espérons néanmoins que les jeunes gens qui bientôt vont être forcément appelés à remplacer leurs pères dans les hautes fonctions qu'ils occupent, s'en acquitteront mieux que ceux-ci et entraveront par cela même la marche des événements qui se succèdent rapidement en Moldavie.

La justice en Moldavie.

L'ensemble des tribunaux moldaves assez bien coordonné dans le principe, se divise en tribunal de première instance, d'appel et de cassation, appelé aussi divan princier. — Naguère les membres de ce divan, au nombre de sept, étaient élus parmi les Boyards, réputés intègres et qui

comptaient déjà plusieurs années de service ; aussi la justice était-elle rendue conformément aux lois du pays. Depuis l'installation de Stourza, cette bonne institution nationale, comme toutes les autres, a subi de bien funestes modifications. La rapacité de ce misérable prince, qui se saisit de tout ce qui présente le moindre bénéfice, tout honteux qu'il soit, voulant spéculer même sur la justice, choisissant les juges ou plutôt vendant par ses ministres à un prix exorbitant ces charges achetées, comme de raison, par des hommes dépourvus de tout bon sentiment, a fait de tous les tribunaux un véritable repaire de brigands. Il est donc facile de se faire une idée de la manière de procéder de ces gens ; tous se hâtent d'abord de rentrer dans leurs fonds, parce que leurs places n'étant pas inamovibles, Stourza ne se fait aucun scrupule de les céder à de

nouveaux concurrents, en sorte que les premiers acquéreurs se retirent souvent sans avoir seulement recouvré leurs avances. Qu'on juge des scènes scandaleuses qui se passent dans le sanctuaire des lois ! aussi n'y a-t-il rien de plus triste que la salle d'attente du grand divan : là, tout le monde est dans la consternation ; innocents et coupables, tous attendent avec anxiété, et personne n'ose espérer, car ces juges infâmes, véritables inquisiteurs (1), sans foi ni conscience, traitant avec les parties adverses, leur faisant espérer à toutes deux, ne tiennent souvent leur promesse envers aucune. — Nous qui connaissons les personnages qui composent les tribunaux, nous n'en sommes point étonné, car que peut-on attendre des Palladi, Mano, MilLOT, Brigadiri, etc....

(1) Ils jugent à huis clos.

Le premier, joueur de profession, Moldave d'origine, sujet russe actuellement, possédant au plus haut degré tous les vices de ces deux peuples, dépravé de mœurs et de caractère, modèle de la débauche, quoique père de famille et d'un âge avancé, volant sans pudeur tous ceux qui ont le malheur d'avoir recours à lui. Tel est Palladi, auquel Stourza eut l'ignominie de confier le sort de plus d'une famille moldave, grâce aux sollicitations du vieux Mavrogueny, auquel Palladi a cédé ses droits sur madame Geora.

Le second, digne émule de Palladi, avec lequel il rivalise d'astuce, Fanariose d'origine, véritable sangsue du pays comme le sont tous ses lâches compatriotes, est faux, malhonnête, vil et rampant, qualités qu'il tient de sa race dont il possède jusqu'au type pervers par lequel se distinguent les habitants du Fanar. Ce misérable, entière-

ment dominé par la passion du jeu, est toujours muni d'une paire de cartes, et, chose inouïe, dans l'endroit même où se tiennent les séances, il se livre impudemment à ce genre de plaisir dont il ne se dérange que pour apposer, sur différents actes, sa signature qu'il a honteusement vendue une heure à l'avance. Tel est Mano qui, ne possédant que deux cents ducats de rente, sait suffire à tous les besoins de sa nombreuse famille, grâce à la place qu'il occupe (1).

Millot, enfin, ne le cède en rien aux deux premiers, et quoique plus novice

(1) Un plaignant se rendit un jour chez lui. Le jeune enfant de l'honorable juge se trouvant sur son passage lui demanda si c'était pour affaires qu'il voulait entretenir son père. Sur la réponse affirmative de celui-ci, il lui dit : « Vous avez probablement apporté aussi de l'argent ; car vous n'ignorez pas que mon père aime les ducats et n'a rend justice qu'au plus offrant. »

qu'eux, il les surpasse même, s'il est possible ; aussi sa nomination au divan a rempli d'indignation tous les cœurs honnêtes. Cet homme à figure repoussante , connu dans tout le pays par sa rapacité et ses vexations, a employé tous les moyens pour obtenir cette place ; n'ayant rien de sacré, il n'a rien ménagé, et, à l'exemple de Palladi, son digne collègue, il a livré jusqu'à sa femme. — Quant à Brigadiri, Fanariose aussi d'origine , Moldave de naissance , Russe du côté de son père , enfant , comme on le voit, de plusieurs nations, il ne sert qu'à brouiller les affaires , et cela non par sa faute, car ne connaissant ni la langue ni les lois du pays, il s'est mis à la remorque de ses collègues les plus influents, et se contente des moindres bénéfices que ceux-ci veulent bien lui accorder, pour avoir sa signature qu'il appose volontiers sur des actes dont il ignore

le conteu. Bonasse par caractère plutôt que méchant, incapable de rien faire par lui-même, sa présence au divan ne fait qu'augmenter le nombre des imbéciles dont il se distingue néanmoins par une triste infirmité physique, invisible il est vrai, mais qui le prive à jamais du bonheur de s'unir à une des riches héritières, toutes accordées de préférence aux geus de sa race. Voilà les principaux personnages qui composent le grand divan. Viennent ensuite MM. Gréchiano, Kogalnichan père, et Hermezy, tous trois employés pour des motifs à peu près semblables; l'un pour refaire sa fortune entièrement dissipée par sa première femme, le second pour recouvrer une partie des avances faites à ses filles lors de leur mariage; le troisième enfin pour subvenir plus facilement aux besoins de sa famille. — Les autres divans ne sont pas mieux composés;

Alexandre Maurocordato (1) et Mano, bouffons de la ville, imitateurs zélés de Millot et des Palladi, y siègent, tandis que les Kogalnichan fils, les Nico Guika (gendre de Michel Kascano), les Alexandry, les Docan (jurisconsulte), les Rossely, les Canano, les Rola, les Rascano, les Coradini, les Négri et bien d'autres encore, tous jeunes geus instruits, capables et honnêtes par-dessus tout, sont brutalement repoussés des services, comme le fut ce dernier, ou occupent des places insignifiantes, leur enlevant de la sorte toute occasion de se faire connaître par les services véritables qu'ils sont seuls capables de rendre au pays; entravant leur bel avenir, et compromettant par cela même l'existence politique de la

(1) Ne pas confondre avec Maurocordaco Ispravnik, jeune homme doux et capable, mais malheureusement sans volonté.

Moldavie, car les Russes, appréciés à leur juste valeur par la jeunesse éclairée, auraient mauvaise prise sur elle; de même que Stourza serait souvent contrarié dans ses vues rapaces.

Théodore Guika, Ispravnik de Botochany.

L'ispravnichia de Botochany a été de tout temps donnée de préférence à des gens appartenant aux familles privilégiées de la Moldavie; pendant un certain laps de temps pourtant ce poste *dégénéra*, car il n'était plus occupé par les Stourza ou les Guika. Malgré cela, les affaires n'en allaient que mieux. Sitôt que la famille Guika put mettre en scène un des siens, le gouvernement s'empressa de le nommer Ispravnik. Botochany revit avec plaisir un Guika, d'autant plus que le père de celui qu'on venait de

nommer avait lui-même occupé cette place; aussi M. Thodiritzi fut-il parfaitement accueilli par les habitants de cette ville. Il commençait à en être réellement estimé, quand tout à coup il changea de conduite. Sûr de l'impunité de ses méfaits, il se livra à de véritables crimes, soutenu qu'il était par Costaky-Stourza, ministre dont il dépendait, et par le prince lui-même, qui se plaît à protéger tous ceux qui oppriment le peuple. Il commença d'abord par rançonner tous ceux qui avaient affaire à lui, sa cupidité sut mettre à contribution toutes les classes de ses subordonnés; ainsi, des uns il exigeait des sommes immenses pour des services rendus; à d'autres, aux juifs par exemple, à titre d'emprunt, il prenait de l'argent qu'il ne rendait jamais. Quant aux paysans des campagnes, tous ruinés par ses devanciers, ne pouvant leur prendre l'argent qu'ils n'avaient pas, il leur prit le

temps et les bras en les faisant travailler dans ses terres de Déléni, d'où il envoyait ensuite les produits, par ces mêmes paysans et leurs chariots, à Galatz, voyage qui demande plusieurs jours et nécessite beaucoup de frais, le tout étant à la charge du pauvre laboureur qui, à la moindre plainte, était largement payé en coups de fouet par les Cosaques qui escortaient le transport.

Ce misérable osa détourner à son profit jusqu'aux fonds publics qui lui étaient confiés pour la construction des routes de son district; dans son ignoble insolence il ne respecta pas plus les choses que les personnes. Voulant récompenser le zèle d'une de ses créatures, dont notre plume se refuse à tracer le nom, il lui prêta main-forte pour enlever une jeune fille dont on célébrait les noces et qui avait fort tenté le protégé de M. Thodiritzi, qui sanctionna par sa présence cet infâme viol exécuté en

pleine nuit au milieu d'une grande ville , que cet acte sans pareil remplit d'épouvante sans trop indigner les habitants, qui n'eurent pas seulement le courage de s'en plaindre. Et, il faut le dire à leur honte, par leur lâche silence ils ont en partie autorisé l'odieuse conduite de leur Ispravnik , qu'ils n'osèrent jamais braver, non que son esprit ou sa finesse les intimidât : il en est complètement dépourvu ; sa brutalité seule suffit pour leur imposer, au point qu'ils le laissèrent paisiblement achever ses trois années , pendant lesquelles Guika se livra à toutes les extravagances que son esprit borné lui suggéra.

Cet homme , d'une cruauté barbare , se faisait un véritable plaisir d'assister aux châtimens douloureux qu'il faisait infliger aux malheureux détenus du sort desquels les Ispravniks disposent en Moldavie ; et, pour mieux satisfaire sa fé-

rocite, souvent on l'a vu descendre au triste rôle d'exécuteur de ses cruels ordres. Tel est l'être dégradé que Stourza imposa pour chef à la seconde ville de la Moldavie et qu'il maintint dans ses fonctions malgré les murmures continuels de tout un district (1).

La nouvelle opposition.

Les journaux de Paris, et principale-

(1) Passant un jour devant la prison, il s'aperçut que le factionnaire de ce poste était un détenu auquel le gardien qui s'était absenté avait confié la surveillance. Loin d'admirer et de récompenser l'action louable de ce prisonnier qui aurait pu mettre en liberté tous ses compagnons, M. Guika sauta sur ui, le terrassa et le laissa presque mort devant la porte qu'il avait si noblement gardée. — Par respect pour le sexe, nous nous abstenons de rapporter ici les intrigues scandaleuses de M. Guika avec une dame du pays et l'opération criminelle qu'il fit subir à sa maîtresse lors de sa grossesse.

ment le *Siècle* dans son numéro du 9 et le *Courrier* dans celui du 10 courant, rapportent que la noblesse de la Moldavie, indisposée depuis longtemps contre le prince régnant, a enfin éclaté par un soulèvement subit. Ces journaux affirment, et non sans raison, que cette intrigue est menée par la Russie, et que l'opposition moldave agirait de concert avec cette puissance et dans ses intérêts. Nous nous hâtons de dire que ce que ces journaux avancent n'est pas dénué de tout fondement. Il nous reste pourtant à rectifier certains passages et à ajouter à ces faits de nouveaux renseignements qui nous sont transmis par des correspondants habitant Jassy, n'appartenant à aucune coterie, et à même, par leur position sociale, de nous faire parvenir des nouvelles exactes.

La Moldavie, qui, par sa position, devrait intéresser l'Angleterre et la France, qui ne

savent pourtant presque pas si ce pays existe, grâce aux représentants de ces deux nations, se trouve sous l'influence directe de Saint-Pétersbourg, qui a le soin de déléguer pour ce pays des diplomates capables. Ils n'épargnent rien pour indisposer la nation contre le prince qui, quoique vil et méprisable à cause de sa rapacité, poussé pourtant par ses intérêts personnels à haïr les Russes et à déjouer souvent leurs projets envahisseurs, sert par cela même son pays sans le vouloir plus que toute la noblesse réunie. Celle-ci, altière et hautaine avec ceux qu'elle croit ses inférieurs ; lâche et rampante avec Stourza , qui se sert d'elle à volonté ; flattée ou intimidée par l'insolent consul de Russie, qui prodigue les croix ou les menaces de son maître ; elle n'entend point ses intérêts et moins encore ceux du pays ; tramant basement dans l'ombre (chaque Boyard vise au trône qui est électif en

Moldavie) sans jamais se montrer au grand jour, faisant de l'opposition sans savoir pourquoi ni comment, elle est pour ou contre le prince, suivant que celui-ci l'attire à lui ou l'éloigne des services que tous convoient, non pour servir l'État ou le parti qu'elle représente, elle le renie de suite, mais pour dilapider les fonds publics et s'enrichir aux dépens de leurs concitoyens, à l'instar de Stourza. Telle est la noble opposition qui ne compte dans ses rangs qu'un seul homme (1) capable, éclairé et dévoué à la cause commune, faisant le bien par penchant, défendant ouvertement les opprimés qui ont recours à lui, mettant toujours de côté ses intérêts propres. Grégoire

(1) Au nombre des bons patriotes, nous nous empressons de nommer aussi l'honorable Spasar Michel Pascano, homme probe et désintéressé, dont nous nous ferons un devoir de publier les actes dans un article prochain.

Couza enfin, l'O'Connell de la Moldavie, dont les jours sont souvent menacés par le poison, surmontant son dégoût pour l'aristocratie, s'est mis dans les rangs ou plutôt à la tête de cette opposition, croyant lui donner une direction favorable au pays ; vain espoir ! Aussi faibles qu'ignorants , n'osant jamais suivre les conseils de Couza, les Boyards de l'opposition n'ont pas même pu faire réussir les élections de l'année dernière, toutes terminées au gré de la cour, qui eut l'ignominie de proposer, entre autres candidats, et de faire accepter, en dépit des lois du pays , un certain Vornik Toudouraky, Albanais, valet de chambre, aujourd'hui député, préfet de police et principal instrument du prince. Toute pauvre que soit, comme on le voit, cette opposition, elle est moins méprisable que celle qui vient de s'élever et dont elle ne fait pas partie, grâce à Couza qui l'en empêcha.

La nouvelle opposition moldave n'est autre qu'une faction soulevée et conduite par l'intrigant Colzebue , dans l'intention de faire élire pour métropolitain l'archevêque de Roman, dévoué à la Russie, et lequel , par conviction autant que par reconnaissance, se prêtera à reconnaître pour chef spirituel de l'Église moldave le Tzar qui, comme on n'en doute pas, saura mettre à profit ses nouveaux droits.

Avril 1844.

